

mer et le désert, petite de 360 km<sup>2</sup> (Annie Fiore fait état de 540 km<sup>2</sup>. Cette erreur indique sûrement aussi, à sa manière – la manière du lapsus –, combien l'auteur juge absurde l'étroitesse de l'espace vital des Gaziotes...) dont près de la moitié confisquée, survivante plus que vivante avec son eau polluée et rationnée, comporte le plus fort taux de population dans les camps de réfugiés (850 000 personnes, dont la moitié a moins de 18 ans) ; on sait que le nombre d'enfants de moins de 12 ans abattus par l'armée au cours des six premiers mois de 1993, année de l'accord Gaza-Jéricho, est le plus élevé jamais enregistré : 34 morts, souvent loin de tout affrontement, surtout dans les cours des écoles ou jardins d'enfants ; on sait tout cela. Mais ce livre nous le fait vivre. Nous découvrons la divergence entre les omissions et les semi-vérités que nos médias s'accordent à nous faire parvenir, et la réalité insoutenable à laquelle l'auteur nous confronte. Les faits sont là. Et lorsque nos gouvernements « déplorent » la violence tout en signant des traités de ventes d'armes avec le gouvernement israélien, nous, Français, Européens, « Occidentaux », nous sommes impliqués.

En revanche, l'auteur montre beaucoup de retenue en ce qui concerne les partis et mouvements politiques palestiniens. Nous apprenons leur histoire, leurs orientations politiques, leurs convergences et divergences, sans que l'auteur prenne position pour les uns ou contre les autres. Loin de toute considération politique, nous faisons surtout connaissance avec la solidarité qui constitue la force principale de survie pour la société palestinienne sous occupation israélienne.

Après les deux premiers tiers du livre, consacrés aux témoignages directs et vécus personnellement, les récits et entretiens recueillis viennent illustrer d'autres aspects de la société palestinienne : l'histoire et la civilisation de Gaza depuis les pharaons, souvent délaissées par d'autres ouvrages qui ne traitent que les lieux bibliques ; la vie clandestine des « Aigles rouges » et des « Panthères noires » auxquels reste, comme seule alternative, l'indépendance ou la mort ; les agissements des collaborateurs

palestiniens et des « unités spéciales » israéliennes sur fond de processus de paix...

L'ouvrage se termine par un aperçu de la « situation psychologique » sous l'occupation. La société traditionnelle palestinienne a, en effet, vécu des modifications profondes depuis 1967 : la femme doit souvent assumer la responsabilité pour toute la famille, les enfants, qui n'ont connu que la violence, continuent à lancer des pierres malgré le danger de mort, un tiers de la population adulte de la bande de Gaza (et la grande majorité des enfants) présentent des troubles mentaux (troubles psychosomatiques, dépression, anxiété) dont les effets se feront sentir sur « au moins une ou deux générations à venir... » (p. 277).

Bien plus qu'une « chronique », ce livre, écrit dans un style sensible, riche et vivant, sans aucune phrase inutile, hors de tout sentimentalisme, de tout sensationnalisme, est le journal intime de tout un peuple. Peut-être est-ce cette pudeur qui confère leur force aux récits d'horreurs recueillis et rapportés par Annie Fiore.

NICOLA HAHN

---

Swee Chai Ang (Dr.). *De Beyrouth à Jérusalem. Une femme chirurgien chez les Palestiniens*. Traduit de l'anglais et annoté par Houria Zerroug D. Brikci, Paris, L'Harmattan, 1994, 267 p.

L'auteur, une jeune femme chirurgien, décide de quitter la Grande-Bretagne pour se rendre au Liban et y aider les Palestiniens. C'est en 1982, à la veille de l'évacuation des combattants de l'OLP de Beyrouth, alors assiégé par les forces israéliennes, et quelques jours seulement avant les massacres dans les camps palestiniens de Sabra et Chatila...

Elle arrive en tant qu'étrangère dans tous les sens du terme : étrangère au Liban en tant que non-Arabe, étrangère dans les équipes médicales occidentales (porteuse, certes, d'un passeport britannique – elle est originaire du

Singapour), étrangère surtout au conflit israélo-arabe et à la question palestinienne. Comme beaucoup d'Occidentaux, elle considère les Israéliens comme victimes des « terroristes » arabes et palestiniens. A cause de cette attitude, l'invasion du Liban par Israël lui reste incompréhensible, au début...

C'est alors qu'elle assiste aux massacres de Sabra et Chatila. Son livre est un double témoignage : il témoigne d'une part de la survie et de la mort du peuple palestinien au Liban depuis l'invasion israélienne ; d'autre part, du cheminement intellectuel et émotionnel de l'auteur, confronté brusquement et cruellement à tant de souffrances.

D'abord « ignorante », comme elle se qualifie elle-même, Swee Chai Ang essaie de comprendre, cherche, parle avec les Palestiniens et les Libanais. C'est peut-être cette évolution, cette ouverture intellectuelle qui constitue la force du livre. Avec l'auteur, le lecteur repart « de zéro » en 1982 et s'avance au fur et à mesure des événements présents et passés (il y a des témoignages rétrospectifs) dans le labyrinthe du conflit.

L'auteur témoigne d'abord de ce qu'elle connaît le mieux : la médecine et les opérations chirurgicales. Nous apprenons ainsi quantité de détails médicaux, rapportés de façon professionnelle, à propos des différentes blessures causées par différentes armes de plus en plus sophistiquées, à propos de leur traitement, etc. – bref, un rappel objectif de ce qu'est la guerre. Utile aussi, la recherche méthodique des auteurs des massacres avec, comme unique appui, des preuves et indices personnels.

Lors de la guerre des camps, de 1985 à 1987, l'auteur retourne au Liban, vivant cette nouvelle épreuve au jour le jour. Elle fournit des explications sur le déroulement quotidien du siège et des attaques des camps, explications difficiles, voire impossibles à trouver dans la plupart des analyses politiques. Nous apprenons aussi, que l'immense solidarité entre Palestiniens, oubliés par le reste du monde, constitue leur seul moyen de survie.

L'auteur, de son côté, ne peut que se sentir solidaire. Au-delà du peuple palestinien, sa solidarité devient défense de toute lutte pour la justice et la liberté. A la recherche de soutien, de Dr. Swee Chai Ang crée une association en Grande-Bretagne (MAP = Medical Aid for Palestinians) et se heurte à l'indifférence générale des médias mais à la sympathie et la générosité du « simple citoyen ».

Malgré l'appui qu'elle apporte au peuple palestinien, elle évite d'aborder le jeu des forces politiques : « *Je ne suis ni arabe, ni musulmane. Je ne suis même pas européenne pour trouver quelque raison de vivre avec la culpabilité du nazisme. Je ne me sens pas non plus responsable du mandat britannique en Palestine. Soutenir les Palestiniens n'est pas pour moi un acte politique, il s'agit d'une responsabilité humaine – la mienne* » (p. 216).

Pour cette chrétienne, profondément croyante, c'est la passion, la « responsabilité humaine » ressentie qui deviendra le moteur de tous ses actes. Il va de soi qu'un tel livre ne peut que s'écrire dans un style très personnel, où se mêlent observations méthodiques et témoignages objectifs avec réflexions intimes et pensées religieuses – le tout pour former un ouvrage passionné et passionnant.

N. H.

---

*Passagers de l'Occident. Maghrebische Literatur in französischer Sprache.* Jean-Pierre Dubost et Vera Trost (éditeurs), Stuttgart, Württembergische Landesbibliothek, 1994, 244 p.

Le titre de l'ouvrage fait davantage référence à son contenu qu'à son contenant : il s'agit d'un livre en allemand sur la littérature francophone du Maghreb. Accompagnant une exposition sur ce thème (22 avril-18 juin 1994 à la bibliothèque du Land Wurtemberg de Stuttgart), il a été élaboré en grande partie par les étudiants de la faculté des lettres de l'université de Stuttgart sous la direction de Jean-Pierre Dubost.